

Le psychanalyste « suffisamment con »

(Texte tiré de la conférence du 22 octobre 2023 autour du petit Hans devant les élèves de l'EIPA Montpellier)

Vous connaissez peut-être le proverbe chinois qui dit : « Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt ». En partant de là, on va saisir quelque chose d'essentiel de la psychanalyse, à condition bien sûr de ne pas inverser les rôles. Le sage qui montre la lune, c'est le patient. Le psychanalyste, lui, c'est l'idiot qui regarde le doigt.

Les patients sages

Le patient est un sage, il a un savoir que le psychanalyste n'a pas et va le lui enseigner. Il sait par exemple d'où il vient, pourquoi il consulte, ce qu'il aime ou n'aime pas, les relations qu'il entretient avec son entourage, privé, professionnel, etc. Il va aussi lui enseigner une connaissance particulière du monde, sa conception propre, un système scientifique bâti sur son histoire, son désir. Le psychanalyste pose quelques questions, mais surtout se tait pour apprendre. Parfois, le patient sait aussi ce qui est à l'origine de ses symptômes. Il dit « je sais d'où ça vient ». Et pourtant. Son système scientifique a des failles. En outre, les personnes qui viennent nous voir, sous couvert de TDA/H, d'hypersensibilité, ce que vous voulez, mais qui sont pour la très grande majorité de bons vieux névrosés, apparaissent rapidement comme des personnes particulièrement intelligentes. Pas toujours, mais souvent. Ça fait partie du pack. Ce n'est pas étonnant que les experts qui ne connaissent rien de la névrose tamponnent à la chaîne « HPI », « HPE ». Ils finiront peut-être par le comprendre : les patients sont des sages. Cela dit, et gardez ça bien en tête quitte à le répéter tous les matins comme un mantra : derrière tout patient sage, *se cache un enfant pas sage*. C'est la règle d'or ! C'est la grande découverte de la psychanalyse qui lui vaut tout un tas d'inimités depuis le commencement. Et c'est ce que Freud depuis quelques années déjà avant la publication du cas de Hans essaye de faire entendre. Les névrosés ne sont pas des dégénérés. Ils ne sont pas atteints de dégénérescence nerveuse comme le croit le milieu médical de l'époque. Les personnes qui en souffrent de cette névrose, sont sous l'emprise de conflits historiques, coriaces, non résolus à rechercher dans l'enfance et qui tournent autour de la sexualité. Un peu avant le livre qui nous intéresse aujourd'hui, sont parus les *Trois essais sur la théorie sexuelle* qui ont fait du bruit dans la société viennoise, dite puritaine. Ils font moins de bruit aujourd'hui. Mais sûrement pas parce que les mentalités ont évolué, non, parce que les gens ne lisent plus. C'est une autre histoire. Les *Trois essais sur la théorie sexuelle* mentionnent expressément que tous les enfants sont des enfants pas sages, et Hans est l'occasion d'illustrer au travers d'un cas pratique ces prises de position. Le sel de

cette analyse, son point d'orgue, c'est, sans mauvais jeu de mots, *le passage*. Le passage à la sagesse. Le détail du processus par lequel les enfants pas sages deviennent des sages, et parfois en tombent malades.

Le passage à la sagesse

Hans, au début des observations, vous voyez, il tripote son machin qui fait wiwi, il veut voir celui de sa maman, celui de papa, de ses compagnons à Gmunden, il veut qu'on le tripote aussi, il traîne autour des cabinets, il ne peut pas blairer sa petite sœur qui vient de naître. Freud dit qu'il a tous les vices, polygamie, homosexualité, tout y est. Il a un peu plus de trois ans Hans et il vit sa meilleure vie. Rapidement son père va observer un changement. À partir de l'été 1907, il a un peu plus de quatre ans, Hans commence à ne plus vouloir être observé en train de faire wiwi. C'est nouveau. Ses rêves ne sont plus aussi francs non plus, ils sont frappés de censure. Comment est-ce qu'on reconnaît un rêve censuré ? C'est intéressant. Suffisamment pour qu'on s'y arrête un instant. Voici le rêve en question :

Eh, cette nuit j'ai pensé : qui veut venir chez moi ?
Alors quelqu'un dit : moi.
Il doit alors lui faire faire wiwi.

Ce qui est frappant dans ce rêve, c'est le brouillard qui l'entoure. À la question : qui veut venir chez moi ? La réponse est : quelqu'un. « Quelqu'un » dit : moi. On ne sait pas exactement de qui il s'agit. Jusqu'ici dans les rêves de Hans, il y avait « maman », « Mariedl », c'était limpide. Là, c'est « quelqu'un ». Son père lui demande de répéter pour le faire associer et Hans remplace « quelqu'un » par « elle ». « Elle » dit moi. Derrière « quelqu'un » se cachait donc un « elle ». C'est Bertha pense le père. Et il y a aussi cette dernière partie du rêve, énigmatique, qui lui donne ce caractère légèrement absurde, comme souvent dans les rêves : il doit alors *lui* faire faire wiwi. Le « moi » de départ a disparu, et apparaît un « lui ».

Il aurait été plus logique de dire :

Qui veut venir chez moi ?
Alors quelqu'un dit : moi.
Il doit alors *me* faire faire wiwi. Ou *je* dois lui faire faire wiwi, à la limite.

Il me tripote ou je le tripote. Là, ça a du sens. Les personnages du rêve ont disparu derrière des pronoms personnels indéfinis. « Quelqu'un », « lui » à la place de « moi ». C'est là qu'on reconnaît la censure. Elle sème la confusion et donne au rêve un caractère absurde. Si on remplace « moi » par « il », ça n'a plus de sens. Nous avons l'habitude, nous, que nos rêves soient absurdes, mais on ne se pose pas la question, pourquoi ? Ce n'est pas parce que nous devenons subitement abrutis quand nous dormons. Que nos capacités cognitives sont endormies ou je ne sais pas quoi.

Non, non, non. Le rêve est très intelligent, la censure utilise des techniques très élaborées, comme le déplacement, la condensation et ce sont elles qui le rendent absurde. Là, on voit le processus à l'état d'ébauche, c'est très beau. Avant l'apparition de cette censure, les rêves de Hans se confondaient avec les pensées vigiles. Il commence d'ailleurs par : « Eh, j'ai pensé », quand il raconte un rêve. N'allez pas croire que c'est un rêve débile que fait Hans, c'est un rêve très intelligent, un rêve très sage. En parallèle de cette censure onirique, le père constate encore d'autres changements. Son fils lutte pour se défaire de la masturbation, masturbation infantile. Il commence à dire du bien de sa sœur aussi, c'est le moment habituellement où les parents soufflent un peu, leur enfant s'assagit. Oui, mais en même temps que la sagesse apparaissent souvent des symptômes, et là en l'occurrence, c'est le cas pour Hans.

Un cas de maladie

Avec le cas spécifique de Hans, Freud vise l'universel. Il veut mettre en lumière le développement de l'être humain et un moment particulièrement charnière, le fameux, le fumeux, le fumant, complexe d'œdipe. Ce moment où se croisent les tendances sadiques, réparatrices, voyeuristes/exhibitionnistes, et en prime la zone génitale qui commence à bien chatouiller. L'enfant veut prendre la place de papa, « coucher » avec maman (essayons de nous imaginer ce que « coucher » peut représenter pour un enfant à ce moment-là). Éliminer tous ses rivaux aussi. Les faire disparaître. Les zigouiller. Le problème, c'est que les personnages du feuilleton ne dépassent pas le périmètre du foyer, il s'agit d'un frère, d'une sœur, un père, une mère. Ces souhaits pas sages deviennent vite conflictuels en raison de l'ambivalence amour/haine et du climat anxigène qui règne autour de la crainte de la punition, de la peine et de la douleur. Sous cette pression, le complexe aboutit au refoulement de tout un tas de pensées, de souhaits, qui vont constituer un vivier d'éléments potentiellement pathogènes, menaçant de faire retour et de tyranniser le sujet, produire du symptôme. C'est le cas pour Hans, et c'est le cas chez beaucoup de nos patients enfants et adultes. Le complexe d'œdipe est le cœur nucléaire des névroses. Et c'est bon de le rappeler parfois parce que nous avons tendance à l'oublier, à le refouler. Les patients que nous recevons, diagnostiqués ou auto-diagnostiqués trouble-de-ceci, trouble-de-cela, peur de l'abandon, anxiété généralisée sont, pour la très grande majorité, des névrosés. Et aussi troublant que cela puisse paraître il n'est pas rare que derrière des soi-disant peur de l'abandon qui peuvent, par exemple, se manifester par des angoisses terribles quand la personne se retrouve seule à la maison, à l'heure où le conjoint part au travail, la même heure à laquelle les parents jadis partaient eux-mêmes au travail peut-être, que derrière cette angoisse se cache un coupable tout-à-fait inattendu comme le surgissement de représentations sexuelles refoulées, une pulsion masturbatoire, comme quand elle se retrouvait seule, enfant, pas sage. Pourtant, à regarder la lune que nous montrait le sage, nous aurions juré y voir un traumatisme, un abandon, une blessure de rejet. Mais non. C'est beaucoup plus tordu. Et ça arrive bien plus souvent qu'on ne pourrait le croire. Ce que nous enseignent les

découvertes de la psychanalyse, la prétention universelle du complexe d'œdipe, c'est qu'au final cela ne concerne pas seulement les personnes qui souffrent de névrose. Les « normaux », aussi sérieux qu'ils puissent paraître, sont aussi des enfants pas sages, refoulés, bien refoulés. Plus ou moins bien. Parce qu'on le retrouve toujours cet enfant pas sage, dans la psychopathologie quotidienne, les actes manqués, les lapsus, la formation du caractère, les rêves. Et si on ne le voit pas, si on ne l'entend pas, c'est parce que nous avons les yeux rivés sur la lune, que nous sommes, nous aussi, trop sages. Le comble pour un psychanalyste, ce serait d'en remettre encore des couches savantes.

Un psychanalyste suffisamment con

La lune pour notre cher Hans, vous l'avez compris, c'est le cheval. C'est ce qu'il nous montre et qui prend beaucoup de place. Il faut être prudent à ne pas se laisser embarquer. Parce qu'il a raison Hans, sage petit Hans, un cheval ça mord ! Et puis ça met des coups de sabot, ça tombe, ça fait du bruit. Nous, spectateurs du drame, avons compris que le fond du problème n'est pas là, le père de Hans avec nous, mais imaginons un père lambda, pas un père qui s'en fout parce que ça existe, mais un père bienveillant, un père sage. S'il veut aider son enfant, il va l'instruire de sa sagesse, il va le rassurer en remettant des couches savantes, des arguments logiques, rassurants parce que lui, et c'est vrai, il en connaît davantage sur les chevaux et sur la vie. Il dira peut-être quelque chose comme ça : « Oui, ils mordent, mais c'est rare ne t'en fais pas, tu sais, ils ne sont pas méchants les chevaux, ils font leur vie et si tu ne les embêtes pas eux non plus. Tu devrais faire ceci, faire cela, sortir avec moi les caresser, penser à autre chose, jouer, te faire des copains. Papa est là, aie confiance en toi ». Ici, je m'arrête. Toute ressemblance avec des thérapies existantes ne serait absolument pas fortuite et encore moins une pure coïncidence. C'est exactement ce que font tout un tas de psy. Ils sortent du cabinet avec leurs patients, leurs donnent des recommandations à tire-larigot. Ils jouent aux papa sages. Et c'est aussi une des raisons pour lesquelles les patients viennent les voir, nous voir. Ils croient rencontrer des savants qui ont toutes sortes de vérités et notamment sur la manière dont ils devraient mener leurs vies. Et parfois nous finissons nous-mêmes par le croire. C'est plus embêtant. Un, c'est une erreur, et deux, elle peut coûter cher. Aller dans le sens du discours du sage, en remettre des couches savantes, c'est renforcer le refoulement. Le psychanalyste n'est pas un sage. Si sa fonction est de dénouer un symptôme, rendre l'inconscient conscient, alors il a tout intérêt à se comporter comme un idiot et regarder le doigt plutôt que la lune. On a dit que la lune pour Hans, c'était le cheval, mais qu'est-ce que le doigt ? Le doigt, tout simplement, c'est le matériel dont il se sert pour nous montrer la lune. C'est-à-dire son discours, ses mots, son langage, mais à considérer comme un tout. Ne pas se laisser embarquer par le sens logique du discours, sa signification, ce qu'il veut nous dire ou nous montrer, mais relever tous les à-côtés, les ratés, les lapsus, les annulations rétroactives, les changements de ton, formules équivoques, les associations, le non-verbal aussi. Parce que c'est ici que loge l'enfant pas sage. Il perturbe le sujet. Il transpire. Le psychanalyste idiot entend

des choses étranges, il fait des interprétations tirées par les cheveux, quitte à se surprendre lui-même parfois. Et c'est de cette manière que nous allons progressivement reconstruire un discours inconscient, le rendre conscient, combler les failles du système scientifique du patient, dénouer ses symptômes. Et souvent, ça marche. Il va mieux. Ce n'est pas exercice facile de jouer les idiots et surtout de le rester. Selon ma propre expérience, on ne peut pas toujours y arriver. Plus ou moins. Comme la mère « suffisamment bonne » de Winnicott. On pourrait parler à ce titre de psychanalyste « suffisamment bon » qui serait, vous l'avez compris, un psychanalyste « suffisamment con ». Celui-là n'est pas du tout celui qui en sait le plus, qui porte le plus gros bagage théorique sur les épaules, mais celui qui est familier avec cet notion d'inconscient, qui l'a déjà éprouvé, le sien bien sûr. Pour le dire avec nos mots, c'est celui qui a réussi, grâce à un autre con, à être plus attentif à son propre doigt et du coup avoir moins la tête dans la lune.

En finir avec la phobie

La lecture d'un livre comme celui-ci n'est pas sans conséquences. Bien sûr, il faut y revenir plusieurs fois pour que le texte s'ouvre, comme on le dit d'un bon vin qui libère tous ses arômes après un certain temps, après certains verres, mais déjà suite à la première lecture quelque chose se passe, on ne peut plus voir la phobie du même œil. Fini. L'objet de la peur, araignée, cheval, grands espaces, ascenseurs, autoroutes, ce que vous voulez, sont des objets secondaires. Ce sont des substituts symboliques qui solutionnent des conflits inconscients. Ce sont des exutoires. Et des artefacts. Cela ne veut pas dire que ces objets, du fait qu'ils soient secondaires soient méprisables. Ils ont été élus en fonction de leurs caractéristiques particulières qui nous livrent quelques indices du complexe refoulé. Hans n'a pas choisi un géranium, il a choisi un animal très présent dans le coin, qui mord, viril, avec un gros fait wiwi. Animal qu'il a vu tomber aussi, faire du tapage, qui lui rappelle ses jeux avec ses camarades à Gmunden, le sang, etc. L'objet secondaire est un contenant qui se prête parfaitement, selon sa forme, à l'accueil du complexe refoulé et dans le même temps, le complexe va aussi le façonner, l'articuler de l'intérieur, comme un ventriloque. C'est ce double mouvement qui rend la phobie souvent loufoque. Vous aurez beau dire à Hans que le cheval ne va pas le mordre, il s'en fiche, non seulement il va, mais il veut le mordre, parce que dans les idées qui viennent se greffer et articuler l'objet secondaire cheval, il y a, entre autres, la relation avec papa agressé/agresseur qui menace de couper, sectionner le doigt qui fait wiwi. S'il y a un point sur lequel les phobiques ou les personnes qui en connaissent ne me contrediront pas, c'est bien celui-ci : toutes les tentatives pour rassurer ou les explications rationnelles, de bon sens, ne servent pas à grand chose. L'approche de Freud sur la phobie est très, très, très pertinente de nos jours. Des phobies, il y en a partout. Il y a des catalogues de phobies. Des mysophobes, acrophobes, éreutophobes, phobophobes, et j'en passe. Notre époque est très très sage, complètement sur la lune. Nous vivons, et j'ai quelques raisons de le penser, une époque de régression scientifique. Un retour antérieur à Hans. Quand on travaille un peu, qu'on recherche, la phobie c'est une

vieille histoire. Il y' a plus d'un siècle, Freud dépassait déjà l'objet de la phobie et nous proposait une nouvelle nosographie : hystérie d'angoisse. Je ne dis pas que ce terme est parfait, mais il a l'avantage d'être plus en phase avec les observations cliniques et les théories les plus à jour sur le sujet. Vous recevez un patient qui a une peur bleue de prendre l'avion, si vous pensez à une hystérie d'angoisse, vous pensez de suite à l'objet secondaire et au refoulement, vous êtes de suite plus attentifs aux profondeurs psychiques, à l'enfant pas sage et peut-être maintenant au psychanalyste « suffisamment con » qui regarde le doigt. Mais si vous pensez à la phobie, vous courrez le risque de vous focaliser sur l'objet secondaire, jouer aux papas sages et en remettre des couches savantes.

Regards sur l'actualité

En guise de conclusion, je vous propose une réflexion sur un sujet d'actualité. L'éco-anxiété. On en entend pas mal parler. Vous le savez, à moins que vous viviez sur Mars, le climat est un sujet majeur et cette anxiété, moderne, désigne l'inquiétude, la plupart du temps chez les jeunes gens concernant l'environnement, la planète, le dérèglement climatique. Commençons par dire qu'il s'agit d'une véritable anxiété et pas d'une petite crainte ponctuelle, elle génère beaucoup de souffrances. Comme pour la phobie, cette anxiété résiste aux conseils rassurants, sages. Je suis tombé sur un article récemment qui parlait ni plus ni moins du mal du siècle. Cela me semble un peu exagéré, mais pourquoi pas. L'auteur parle d'un stress *pré-traumatique*. C'est intéressant, nous y reviendrons. Je crois personnellement qu'en parlant d'éco-anxiété, on est sur la lune. Et nous gagnerions beaucoup plus à la considérer comme le cheval de Hans, comme un objet secondaire, et de cet angle de vue on ouvre la voie à une compréhension beaucoup plus profonde du phénomène. Comme le cheval, l'écologie est un objet à portée de main, omniprésent, dans les débats télé, les reportages, les campagnes présidentielles, les lycées, les repas de famille, donc bien placé pour venir supporter les éventuels désirs pas sages. Donner corps aux complexes refoulés. Et on les entend résonner, au travers du conflit entre les générations, des griefs adressés aux parents (ils n'ont pas respecté la planète), l'amour inconditionnel pour la terre-mère, sa destruction aussi, c'est le lieu parfait pour exprimer franchement son agressivité, pour la bonne cause, dans un combat pour le bien, contre le mâle, le capitaliste, contre le voisin qui ne respecte pas le tri sélectif. Les discours qui soutiennent l'écologie sont articulés par la sexualité infantile et derrière les symptômes de l'éco-anxiété, ce stress pré-traumatique dont parlent les experts, on distingue, à peine dissimulée, l'angoisse de castration qui transpire des grands discours sur le danger à venir, désastre inéluctable, la Grande Catastrophe, nécessité et crainte de devoir payer pour des fautes commises par le passé, etc. Voilà pourquoi le sujet sur l'écologie est brûlant, « tabou ». Pensons aussi, dans la même lignée, à toutes les oppositions binaire vax/anti-vax, pour ou contre l'abaya, Israël ou Palestine. Ce qui déchaîne les passions, les conflits, des couples qui se séparent, des actes de violence, nous en trouvons la racine dans l'enfance de chacun, dans le refoulement, la projection, le déplacement, la condensation. La métaphore et la métonymie. Parlons rapidement de

l'épisode covid, là sous nos yeux, nous avons assisté à une explosion de comportements névrotiques, obsessionnels, des personnes qui faisaient leurs courses dans des combinaisons anti-atomiques, j'exagère à peine, d'autres qui faisaient la chasse-aux-masques, subitement très autoritaires, hargneux, face au camp des rebelles, dans la provoc', eux ne respectaient aucune consigne. Il faut arriver à voir derrière toutes les tentatives de justification, rationnelles, de bon sens, les études scientifiques et les discours sages, il faut arriver à voir les enfants pas sages qui exploitent toutes les brèches pour venir hurler leur envie d'étrangler papa, coucher avec maman, montrer leurs machins qui font wiwi, en déballant par exemple leurs longues connaissances sur l'ARN messenger ou les masques FFP2. Pour en revenir à l'éco-anxiété, si on veut aider les jeunes et les moins jeunes commençons par arrêter de nous focaliser sur la lune, sur la question de l'environnement. Je ne dis pas que cette question n'est pas importante, vous l'avez compris, je ne rentre pas dans cette discussion. Je dis simplement que la cause de l'éco-anxiété ce n'est pas l'état de la planète, c'est la névrose. Pourquoi est-ce que plus d'un siècle après le cas du petit Hans nous en sommes encore là ? Nous devons nous interroger sur la réaction de notre société, du refoulement des découvertes de Freud. Refoulement ne veut pas dire indifférence, mais combat. Quadrillage du secteur, renforcement des vieilles charpentes, retour à l'objet secondaire, catalogue des phobies, restauration de la théorie de la dégénérescence (troubles neurodéveloppementaux). Tout sauf Oedipe. On le gomme à grands coups de TDA/H, hypersensibilité, DYS-ceci, DYS-cela, stress post-traumatique, éco-anxiété, blessures d'abandon. Ce renforcement de vieilles charpentes, la rigidification des résistances, tout ça on connaît bien parce qu'on en fait l'expérience quotidiennement dans les cabinets de psychanalyse. La mise à jour du matériel refoulé nécessite un certain temps, respecte un certain processus. Souvent la première étape est celle-ci, le rejet, les levées de boucliers, mise en place de stratagèmes plus rusés les uns que les autres, mais l'interprétation fait son chemin, elle est digérée, puis reprise avec les mots du patient, plus intimes, elle explique progressivement certaines situations, jette de la lumière sur tel événement, fait émerger des souvenirs, le sujet progresse, *elle est devenue consciente*. La première génération de psychanalystes a mis à jour l'inconscient, s'est heurtée aux premières lignes de défenses, nous en faisons les frais, et je crois que la tâche qui nous incombe aujourd'hui, est de continuer à travailler, œuvrer pour son émergence. Nous en sommes là.

Matthieu BUGLIARELLI, le 30 octobre 2023.